

Coccinelle

Alix Schneider

« Nomme dix choses que tu peux voir autour de toi. »

Sa voix m'arrive étouffée. Ou bien est-ce moi qui étouffe ? Son souffle m'agresse. Mon souffle m'agresse. Il roule hors de ma poitrine, trop vite, me laisse vide sur le sol. Je ne respire pas. D'où vient la douleur ? Elle presse mes yeux de sa poigne invisible pour en faire sortir les larmes. J'ouvre.

La lumière m'agresse. Les couleurs m'agressent. Mes yeux tressautent, ne se posent nulle part ou seulement en sursaut. Jusqu'à la chaussure rose.

« Une chaussure rose. »

Pourquoi ma voix tambourine-t-elle à mes oreilles ? Mes poings se lèvent, se plaquent, je sens leur pression contre mes lobes. Ma propre peau me brûle. Je baisse la tête.

« Du carrelage blanc. »

Il m'aveugle. Je remonte ma tête. Ça tourne. Je ne vois plus rien. Quand ai-je fermé les yeux ? Je rouvre.

« Une montre. »

Elle crie l'heure à ma rétine. Je suis en retard, n'est-ce pas ? Ils m'attendent tous là-bas. Ils vont tous me regarder. *Ne me regardez pas !* Qui a crié ? Pourquoi ma gorge me fait elle mal ? Mais ils veulent que je parle.

« Un sac. »

Encore, les regards me pressent.

« Un téléphone. »

Mon téléphone ! Je dois appeler la responsable. Je dois envoyer ce mail. Je dois écouter son message. Je dois, je dois, je dois...

« Un mouchoir. Une chaussette. »

Encore, encore, me crient-ils. Combien encore ? Pourquoi ? Je suis où ? C'est qui ? Arrêtez. Laissez-moi. Une liste, j'ai besoin d'une liste. Test de maths, exposé d'anglais, dossier d'histoire, examens, rendus, notes, encore, encore. Arrêtez. Je veux faire pause. Je suis en retard. Qu'est-ce que j'ai fait ? Que dois-je dire ? Que veulent-ils ? Un mot, un mot, encore.

« Un gant. »

C'est le mien. Où est mon gant ? Où est ma main ? Je n'ai plus de corps. Est-ce que je respire ? Regarder. Trouver un objet. Un mot, un mot. Encore, encore. Où ?

Là.

« Une coccinelle. »

Une coccinelle. Une coccinelle. Elle volète. Elle se pose sur le sol. Elle vibre en silence. Et elle repart. Rouge, avec ses taches de noirceur. Si petite, si insouciant. Elle atteint l'évier. Si douce, si apaisante. Elle m'insuffle la vie. L'air me remplit. Je le sens descendre. Je sens. Mes bras, mes jambes, mes mains. Je desserre mes doigts. Les pulsations de douleur s'arrêtent. Ne reste plus que ce petit poids dans ma paume.

« Mon porte-bonheur. »